

Ton chant est aussi beau
que ma lumière

Jean Baerendorf

**Ton chant est aussi beau
que ma lumière**

Roman initiatique

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08500-5

Ils nous ont enterrés, mais en nous enfonçant de leur talon dans la boue, ils ignoraient que nous étions de la semence, m'a confié un indigné sur la route de la vie. Un charbon ne cherche-t-il pas toujours à vivre de la rose d'une clarté ?

Me voilà née d'une lumière, une lumière qui s'est penchée vers moi, une grande et belle maman jaune orangé qui a embrasé la mèche sur laquelle je me suis dressée dans la basilique de la Nativité, à Bethléem. À quoi étais-je née ? Durant quelques secondes, j'ai été un bouton de lueur, rond et ramassé sur lui-même, semblable à celui du gable d'une cathédrale percevant déjà le printemps spirituel, puis je me suis élevée, formant une minuscule voûte gothique de feu.

Petite flamme vive avec un bonnet conique jaune orangé, deux yeux blancs et pétillants, un nez affûté et mouvant, une bouche rieuse, un tronc plus sombre, svelte, se lovant et se terminant en une pointe de carotte toute bleue d'où partent des jambes elles aussi bleuâtres qui composent parfois un cœur transparent. Autour de ma taille est enroulé un arc-en-ciel qui flotte sur le côté et que personne ne semble percevoir.

Mon nom est Amarna, je suis la sultane des flammes. Comme le buisson ardent, j'ai l'extraordinaire grâce de brûler et de ne rien consumer. Ce miracle se réalise parce que ma mission est de nourrir, au moyen de mes scintillements, ce qui vient à ma rencontre. Ainsi, j'existe, promesse qui se met en chemin, clairière qui s'ouvre, lac d'aurore, sein du soleil. L'univers pourrait subsister sans la clarté, mais ne serait-il pas mort sans les étoiles ?

Dès ma venue au monde, j'ai su que j'allais voyager un certain temps et modifier le destin de tant de gens. Oui, je vais répandre la lumière renaissante partout, humblement, en me penchant vers différentes mèches pour propager mes clartés au travers de mes filles, celles qui luttent, comme moi, mais en fondant, contrairement à moi. Parce qu'une lumière, elle n'est présente que pour écrire un embrasement sur le tableau des ténèbres stériles et sans relief. Et ne vit-elle d'autre chose que de contrastes, une lueur ?

La petite maison où j'existe depuis quelques instants est une lanterne de tôle noire, munie de quatre vitres, et il y a gravé sur sa base : Athanor. Je l'appelle donc mon Athanor. L'homme qui m'emporte au dehors de la basilique a des prunelles d'ombre dans lesquelles je danse, princesse du temps de Salomon. Il est pauvre et il m'a reçue comme une épouse précieuse de la part du prêtre. Pourtant, je lis beaucoup de haine dans son cœur, un inexpugnable désir de vengeance.

Bien protégée des courants d'air, mes ennemis mortels, j'avance, arborée par celui qui vient de me recevoir. Il est tout arc-boutant et marche sous le poids de ses pensées. Il se faufile dans une ruelle très sombre, soulève le couvercle d'une poubelle et en retire une arme. Veut-il glisser quelqu'un vers la mort ?

– Ne voudrais-tu pas mieux équarrir autrement le bois du monde ? lui demandé-je. Ma question le fait sursauter. Il s'arrête.

– Qui me parle ?

– La flamme que tu tiens à la main.

Il monte la lanterne à hauteur de ses yeux, étonné d'être surpris dans son plan criminel :

– Une flamme peut-elle se faire entendre dans un univers si obscur ?

– Le noir a besoin de maturation, il doit passer par diverses nuances pour accepter la lumière. Le feu a le pouvoir de pénétrer le métal, de le rendre incandescent, et cette matière orangée transforme le minerai en une forme qui reflète la poésie de la matière.

– Et que produit encore la lumière ?

– Elle empêche la confusion au milieu des ténèbres, c'est évident. C'est comme lorsque le disque noir de la lune forme un arc devant le soleil, l'éclipse tire ses flèches dans le mystère des cœurs pour déployer leurs splendeurs.

L'homme dépose son arme sur le sol, laquelle se liquéfie aussitôt. Il fronce les sourcils, perplexe.

– Débarrasse-toi aussi des versets de ta haine !

– Mais je n'ai pas de versets sur moi ! Je ne sais même pas en réciter ! proteste-t-il.

– Déboutonne ta chemise !

D'abord hésitant, il ouvre son manteau puis s'exécute. Des rouleaux de parchemin jaillissent de son côté gauche. Durant un instant, il est paralysé par l'étonnement. Puis il les saisit et veut se les arracher, mais se met aussitôt à grimacer de douleur.

– Laisse-moi les brûler !

Il sort mon corps de cire de son habitacle de verre et de métal. Je lèche ses papiers, ils s'enflamment. L'homme observe la scène avec fascination et effroi.

Après m'avoir remise dans mon tabernacle, il examine son sein pour se persuader qu'il n'a pas de cicatrice. Il ne reste qu'une vague bouche qui sourit sur sa peau. Il avait toujours été certain que la transformation intérieure laisserait une éternelle blessure. Rassuré, il repart en chantonnant. Il vient de comprendre qu'il doit me partager. Aussi cherche-t-il à me transmettre à quelqu'un. Il s'est redressé, il scrute les alentours. Il finit par apercevoir une jeune femme qui marche vite dans notre direction, mais s'arrête à quelques mètres pour ramasser quelque chose. Elle porte une hotte sur le dos, tient un long manche achevé par une pelle rectangulaire en équerre et un petit balai. En la croisant, il la regarde et lui sourit d'un sourire d'âme.

– Je suis la ramasseuse de verre. Les gens fracassent les vitres, les vitraux, les flûtes à champagne, les boules de cristal, les glaçons des arbres de Noël, les lunettes, les reliquaires... Il y a des

bris de verre partout. Pourquoi ne respectent-ils pas ce qui est fragile et transparent ?

– J’ai voulu te tuer, toi ou l’un des tiens, avoue l’homme en mouillant ses yeux de larmes. Mais voilà une lampe, une lueur que j’ai recueillie à Bethléem, dit-il. Tu ne me croiras pas, mais elle parle cette clarté. Elle s’appelle la petite flamme Amarna.

– Pourquoi as-tu recueilli cette flamme qui s’exprime et pourquoi as-tu planifié la mort de quelqu’un ? s’enquiert la jeune femme, étonnée, convaincue de dialoguer avec un fou.

– J’avais juré de nous venger à une vieille personne dont vos soldats ont assassiné le petit-fils. Éliminer quelqu’un, c’était pour moi obtenir ma position dans la société. J’étais persuadé que pour avoir sa place sur cette terre, il fallait déplacer quelqu’un hors du monde. Pour tuer, beaucoup de vacarme est nécessaire en soi. Le meurtre se nourrit de bruit et de noir. Par chance, les fidèles de ma paroisse m’ont envoyé chercher cette lumière. C’est à croire qu’ils avaient intuitivement saisi mon projet.

Il laisse retomber ses larges épaules, sort une petite lanterne de sa poche, m’approche de la bougie qui n’attend de moi que de la clarté, puis lui remet l’athanor où je danse. Sans rien rajouter, taiseuse, la femme m’emporte dans la nuit.

La ramasseuse de verre est en besoin d’amour comme une cloche est en désir d’écho. Elle entend ses propres pas, cœur d’un fœtus battant au centre d’une mère. Tout est fissuré et brisé dans sa vie.

Lorsque la foudre du silence de Dieu est en recherche du minéral d’amour en nous, elle court dans notre non-amour pour électrocuter notre personnage au profit de notre personne. À l’inverse, les fracas des passions brisent l’amour et laissent des débris de jalousies et de rancœurs sur le sol de l’âme.

La ramasseuse de verre marche maintenant d’un pas de danse dans les rues de Bethléem. Elle me porte comme une grâce. Mais veut-elle vraiment de ma légèreté ?

– Je suis juive, fille de Salomon et de David, et de Moïse et d’Abraham, bien sûr. Et je suis un héritage qui avance. C’est parce que je sais d’où je viens que je sais où je vais. L’année se termine lorsque la lumière de Bethléem s’allume en même temps que la lumière de Hanouka.

Je me mets à chanter à mon tour :

– Une année se referme,

Une année se referme dans laquelle sont imprimés les fossiles de nos souvenirs.

Une année se ferme pour ouvrir 365 nouvelles naissances d’avenir.

Une année se ferme pour engendrer de nouveaux devenirs.

Une année qui se ferme n’est-ce pas une expérience nouvelle qui vient de se graver dans le disque de ma vie ?

Oui, une année qui s’ouvre est une expérimentation qui va s’écrire.

Une année qui se ferme nous fait regretter de ne pas avoir obtenu toutes les reconnaissances attendues, mais n’avons-nous pas expérimenté le prix de l’amour ?

Une année qui s’ouvre doit ouvrir le volet de notre cœur dans la muraille de notre égoïsme.

Dans le fleuve des siècles qui viennent et le pardon des siècles qui furent,

En quoi est-ce que je crois ? Qu’est-ce que cela reproduit ?

Oui, qu’est-ce que cela reproduit ? Trier nos erreurs nous introduit dans moins de peurs.

Une année de plus, c’est un pas vers une conversion.

Un pas laisse une écriture.

Une trace doit laisser une interrogation...

Regarder devant soi,

C’est estimer la virginité d’un sable encore vierge.

Et comment avancer sans écraser une vie ?

Si l'on recule, ne foule-t-on pas aux pieds tout espoir ?

Et comment mourir à la transe du mensonge et grandir

Dans la paisible respiration de la vérité ?

Plutôt que de vouloir conquérir le monde ne vaudrait-il pas mieux danser avec l'univers ?

Lorsque j'ai fini ma chanson, la ramasseuse de verre me laisse là, sur le trottoir, à me dresser sur ma mèche comme une vulgaire flamme sur un briquet.

– Tout s'obtient par la prostitution en ce bas monde, mais trop peu s'acquiert par le détachement, me reproche-t-elle en me jetant soudain un regard farouche. Tu ne me servirais qu'à me faire boiter. Le phare de ta poésie n'est qu'une hypocrisie !

Puis elle s'éloigne dans la nuit.

Je brille un certain temps sur le pavé. La place qui s'étend devant moi est l'esplanade des Prophètes. Elle est pauvrement éclairée par des ampoules électriques qui préféreraient être des flammes, mais personne ne songe à cela.

Elle finit par revenir en compagnie d'un jeune aveugle vêtu d'une ample robe blanche.

– Je n'ai pas réussi à laisser là cette flamme, confesse la femme. Je suis partie en la jugeant et juger ce n'est pas comprendre, c'est maçonner une réponse à la porte de la solution, c'est tisser des chaînes autour de son prochain. Pour ensuite le projeter sur le sol, le ligoter, le rouer de coups sans risque. Je ne suis pas digne d'entretenir la clarté de cette flamme.

Elle lui donne l'athanor. Le jeune homme, cheveux bistre, traits fins, front haut, le saisit, ouvre le portillon de mon habitacle, ramasse un grand éclat de verre à ses pieds auquel il met le feu après l'avoir enduit d'un liquide parfumé tiré d'un flacon. Il le tend à la collectrice.

– Je suis allée te chercher, lui dit-elle, parce que tu es chargé d’une mission. Ne m’as-tu pas dit ces jours-ci que ton plus profond désir était que la lumière de Bethléem se répande partout dans le monde ?

– Oui, je l’ai dit. Je suis un prophète, mais je parle peu. La rareté de la parole détermine sa pureté. Je t’ai sentie errer dans la rue. Tu ramasses le verre brisé. Mais il n’est pas en ton pouvoir de le recoller.

En guise de réponse, elle l’embrasse sur la joue et, après quelques enjambées, tenant son tesson qui brûle, elle tire une minuscule lanterne de sa poche et partage ma chair de feu avec le bout de cierge qui s’y trouve. Ma fille me sourit. L’aveugle fait quelques pas et grimpe dans une jeep conduite par un nain assis sur trois coussins d’or. Il a le corps noueux d’un olivier. Ils laissent Bethléem puis filent jusqu’à Jérusalem, jusqu’au bas de l’esplanade des mosquées. Me tenant avec précaution, les deux hommes y montent.

Là, le nain qui a guidé le prophète se met à discourir :

– Il y a tant de lumières qui luisent sous moi. Jérusalem est une carapace minérale où habitent des scarabées aux élytres étincelants. Des millions de foyers y ont brillé dans le vagin des siècles. Et il y a tant de familles qui se sont consumées ici. Le rempart orange du feu ne nous a-t-il pas protégés des crocs de la nuit ? Durant le labour des millénaires, ce félin ne nous a-t-il pas sécurisés face au fauve des ténèbres ? Comme un chat familier, la lumière, en ronronnant, s’est frottée à ces pierres domestiques qui encerclent le feu de notre cœur. Mais une flamme, c’est fragile. L’homme dépouille vite l’Agneau de Dieu pour s’en revêtir comme d’une pelisse de pouvoir. Et il se propage rapidement des incendies dans les cerveaux desséchés par des âmes incendiaires. Leur esprit se met alors à bouillir, les muscles ne sont plus destinés à la caresse, les gestes deviennent spasmodiques. L’intelligence ne sert plus à gérer la vie, mais à organiser la mort. Et le cœur l’implore, comme un oiseau voyant le brasier avancer vers son nid, pour qu’il se domestique. L’homme n’attribue-t-il pas d’immenses forces aux étincelles vulgaires de quelques mauvais versets percutés dans ce que nous

appelons la foi ? À l'inverse, la flamme peut être la paix, une oriflamme de patience. Lumineuse, goutte de siècles dans quelques instants de silence. Ô ville trois fois sainte, trois fois crainte ! Les huttes des pygmées, les tipis des Premières Nations, les igloos ou les isbas, qui les redoute ? Ce sont les villes comme toi, bâties de cubes durs, qui sont redoutées. Tu portes le nom de la paix et pourtant tu suintes la guerre. À la fin de cette nuit, les ombres seront écartelées ainsi des bêtes de sacrifices et l'aube poncera de son or tes pierres jaune sable. Cette ville n'a que quatre mille ans, un infime tesson de l'amphore de l'histoire. Comment se fait-il que des entassements organisés de quelques pierres puissent tant susciter l'admiration et la convoitise ? Qu'est-ce qu'elles absorbent que les autres matériaux ne boivent pas ? Pourquoi l'homme se pense-t-il éternel alors qu'il n'est qu'un micron dans le macrocosme ? L'intelligence de l'univers développe-t-elle aussi le mensonge sur soi-même et les forces cosmiques peuvent-elles être ligotées par les illusions ? Jérusalem, Jérusalem, Jérusalem, tu es couchée là comme un manteau froissé, semblable une mue de serpent. Tu as tué des prophètes et cloué le monde à ton propre millénarisme. De ta jaune molaire de pierre, tu broies trop souvent ce que tu prétends sauver. Tu es le peuple lu, élu, écouté. Que veux-tu donc de nous ? Ton tympan sait-il entendre résonner la charité des autres nations ? Et les cris qui scient les branches du silence ? Ne monte pas dans la tour de la Torah sans avoir emporté la lanterne de l'amour. Pour effrayer les sombres créatures de la peur, il faut porter le faucon de l'amour sur le poing !

Après m'avoir laissée luire quelques minutes sur le dallage afin que je me nourrisse de toute l'énergie positive de ce lieu saint, le nain et le prophète retournent à la jeep. Le prophète me tient à hauteur de poitrine comme un serein chanteur dans une cage. Des militaires juifs, fatigués, le regardent passer. J'allume leurs prunelles qui luisent un instant pareilles à des balles phosphorescentes. Quelque chose, dans leur vie, va se mettre en marche.

– Je suis celle qui est, dis-je à mon porteur.

L'aveugle a obtenu sa lumière. Mais il ne peut quitter Israël, alors il appelle sa femme, puis une amie qu'il surnomme pèlerine. Ils se donnent rendez-vous dans le port de Jaffa.

Sortie de Jérusalem, la voiture se dirige vers Tel-Aviv, puis, longeant la Méditerranée, dépasse Nazareth pour monter vers Jaffa. Je n'aime pas la mer. La moindre particule de liquide serait une invasion de l'anéantissement en moi. Tant d'eau pour une si petite flamme ! Le Christ a marché sur les eaux, la mer et la mort c'est la même réalité en hébreu, mais je ne suis pas le Christ !

Le prophète révèle au bonsaï qui conduit ce qu'est un prophète. Un prophète, explique-t-il, n'est pas une outre, c'est un vase disposé sous le jet d'une fontaine. Il promet la fraîcheur de l'eau. Il a goûté à la souffrance, il a connu les engelures du rejet, et les griffures de la haine. Là où le monde est infesté du pouvoir de l'homme, il doit jardiner la délicate faiblesse de Dieu.

Il n'est pas un devin, visionnaire, il annonce l'accouchement de l'avenir, il transvase des signes et non des faits précis. Il ne voit pas si loin qu'on voudrait le croire, il surprend simplement des traces de devenir dans le jardin de sa conscience.

Les hommes sont comme des astres. Il leur faut de la nuit pour briller. Sur la ligne d'horizon, ils avancent avec les chaînes de leur passé. Ils disent qu'ils ont des racines, mais celles-ci empoisonnent trop souvent leurs fleurs.

Le prophète appelle de nouveau sa femme. Il lui annonce maintenant qu'ils ont découvert une flamme qui parle et ne se consume pas. Ils se fixent un rendez-vous devant la synagogue de Haïfa.

Le nain a posé un lys sur le tableau de bord. C'est un beau lys blanc duquel émane un délicat parfum. Il m'interpelle avec gaieté :

– Hello, petite clarté, beaucoup de gens se tiennent debout dans la nuit, mais tournent-ils leur tête vers toi ?

Il se tait un instant avant de poursuivre :

– Les vrais prophètes se servent de leurs renoncements pour chanter des annonces aux humains qui fonctionnent comme de